

Le traitement de l'espace dans le film mérite qu'on y remarque comment le damier social cairote a été rendu. Ce qui frappe est **la claustration d'une société bouclée dans une métropole de, certes, dix millions d'habitants mais qui n'a, à l'exception d'une minorité, qu'un horizon bouché**. Hamed, *fan* de Scorsese, ne montre rien de l'Egypte en dehors d'un quartier central de la capitale, quelques avenues, une place fermée par la police, un immeuble de verre où se règlent les comptes entre hommes politiques. Le Nil n'existe pas, les pyramides non plus, juste un horizon à peine lisible depuis les chambres du toit de l'immeuble. Et une échappée dans un désert, lui aussi, une forme d'espace clos où s'entraînent des jeunes islamistes à la revanche. Ce manque d'horizons et de paysages à l'américaine qui pourrait être carcéral est résolu par une circulation intense entre les protagonistes : cela bouge beaucoup dans le film où plusieurs histoires sont imbriquées, tout le monde se connaît, se surveille, s'espionne, tout circule par le regard, le non-dit et pourtant, des bouts de vie échappent aux uns et aux autres, des informations explosent qui vont retourner personnages et situations.

Mais surtout, le grand horizon des personnages de Marwan Hamed, c'est le sexe et, parfois, l'amour. Dans cette société, on vit dans une grande misère affective. Le désir tenaille des hommes qui abusent des femmes ou des faibles comme un soldat sans le sou, mais qui sont aussi des victimes d'un système clanique qui nous échappe, où les jeunes sont des marchandises dans un jeu brutal de redistribution sociale. **Les lieux du sexe sont partout : au bureau de Zaki Pacha, dans l'arrière-boutique du tailleur, dans les chambres sur le toit, au bar, au restaurant où tout est exposé avec une force qui frise parfois la violence**. Les visions les plus éculées du mélodrame égyptien qu'on voyait il y a des décennies resurgissent comme des rappels de séquences d'Hollywood, cigarettes et whisky à volonté dans cette société qui souffre, bagues perdues et messages ambigus, innocents qui meurent et mères qui crient justice. On ne mange pas dans l'immeuble Yacoubian, on rit peu, on hurle, on tape aux portes, on humilie les employés, et chaque étage apporte sa séquence à une histoire collective faite de déchirures.

Et lorsque la ville s'ouvre au grand nombre, sur la place aux palmiers, c'est pour une autre bataille, celle des mosquées contre le pouvoir. Tout pourrait se dénouer dans un grand affrontement, mais ce sera encore David contre Goliath. **La montée du fanatisme prend alors des allures d'évidence, de soulagement, de libération**. La population est à nouveau livrée à ses démons, et le rachat par le bain de sang peut avoir lieu. Les Egyptiens, émigrant en Arabie Saoudite après la défaite de 1973, ont ramené le wahabisme qui a jeté la camisole de force de l'islamisme sur ce qui était une vie urbaine cairote pleine de sensualité, à la limite d'un art de vivre où il était souvent question de Paris et ses mythes. La première victime en a été Sadate en 1981 assassiné par les islamistes mais rien n'y fait : les faits sont là, têtus, et dans la caméra d'Hamed, ils parlent avec évidence et écartent les rideaux de fumée de la bienséance. L'immeuble est mis à nu, la forteresse de la bourgeoisie, du mensonge, de la politique est en état de siège.

Ce jeune réalisateur a réussi son premier " film choral ". Ayant eu maille à partir avec la censure, il donne un autre écho au roman d'origine qui n'a pas été trahi. Dans le huis-clos de *L'immeuble Yacoubian*, se dénoue une crise morale dont la géographie donne la mesure la plus ouiverte : la danse du Pacha et de Bothayna comme prélude d'un voyage à Paris ?

Compte rendu : Gilles Fumey

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net